

Edith Kabuya

LES MAUDITS

3. RÉDEMPTION



ÉDITIONS DE MORTAGNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Kabuya, Edith, 1987-, auteur
Les maudits / Edith Kabuya.

2^e édition.

Édition originale : 2012-2014.

Sommaire : tome 3. Rédemption.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s)

ISBN 978-2-89662-879-7 (vol. 3)

ISBN 978-2-89662-352-5 (PDF : vol. 3)

ISBN 978-2-89662-353-2 (EPUB : vol. 3)

I. Kabuya, Edith, 1987-. Rédemption. II. Titre.

PS8621.A28M38 2018

C843'.6

C2018-940701-8

PS9621.A28M38 2018

C2018-940702-6

Édition

Les Éditions de Mortagne
Case postale 116
Boucherville (Québec)
J4B 5E6
editionsdemortagne.com

Tous droits réservés

Les Éditions de Mortagne
© Ottawa 2014 (1^{re} édition)
© Ottawa 2018

Illustration en couverture

© Orina Kafe

Maquette de couverture

© France Sévigny

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale de France
2^e trimestre 2018

1 2 3 4 5 – 18 – 22 21 20 19 18

Imprimé au Canada

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour
l'édition de livres — Gestion SODEC.

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

*À maman,
car il n'y a rien de plus dangereux,
puissant et éternel
que l'amour et le sacrifice d'une mère.*

Prologue

Douleurs.

Sanglots.

Regrets.

Questions sans réponse.

Des voix qui nous appellent.

Courir.

MORT.

Vince, Vince, Vince.

Où sommes-nous ?

COURIR, COURIR, COURIR.

Ils nous montrent du doigt.

Désespoir.

Confusion.

Où sommes-nous ?

Obscurité.

Le tunnel sans fin.

Noir.

Lumière.

THIERRY.

Robin, c'est toi ?

Son sourire.

Il nous manque.

Rire avec lui.

Thierry. SOIF. Ils veulent notre peau.

Pâle comme un cadavre.

Les Autres nous suivent. Laissez-nous. Laissez-nous. Laissez-nous.

Robin, tu m'entends ? Où sommes-nous ? **VINCE.**

La voix d'Ibis.

PAPA.

Qui est Ibis ?

La tête baissée.

Sa main dans celle de Suzanne.

VINCE. VINCE.

Néant.

VINCE.

Les yeux coupables de Vince.

Qui est Ibis ?

MALÉDICTION

Robin !!!

Nous devons revenir en arrière, c'est urgent.
Nous ne pouvons pas les laisser.

Qui est Ibis ?

Robin...

Les protéger, c'est urgent.

Nous devons revenir auprès des nôtres.

AU SECOURS.

Revenir, revenir, revenir.

Mourir. Mourir.

Les protéger.

ROBIN ?

Tenir une promesse.

Nous avons peur.

COURIR.

Prier.

Des visages, encore.

Encore.

ROBIN, OÙ ES-TU ?

SOIF. Nous devons. Souvenir d'une autre vie. Terreur.

Courir.

CATACOMBES.

HURLER en silence.

Thierry qui nous tend un bonbon.

SOIF.

Souvenirs d'une autre vie.

D'une existence qui ne nous appartient plus.

ENTRE DANS LE CERCLE.

Personne n'entend nos cris.

SOIF.

ROBIN, MOI, JE T'ENTENDS ! MAIS JE NE TE VOIS PLUS !

Courir, courir, courir.

Encore cette voix.

Qui est-ce ?

Courir sans fin. **Nous sommes perdues.**

Courir sans but.

Se diviser en éclats.

Où allons-nous ?

VINCE. Nous ? SOIF.

Nous ? Non, je suis seule.

Je suis moi. SOIF. Je suis quelqu'un.

ROBIN, C'EST

Je suis une personne à part entière. Je, je, je. **IBIS.**

Je me perds en morceaux. Je reconnais cette voix.

Je suis partout et nulle part à la fois.

Cette voix persistante. Une force me tire vers elle.

ROBIN, Mais je ne peux pas.

J'ARRIVE. J'essaie de lui répondre.

Qu'est-ce... que ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

Pourquoi, je...

Pourquoi je me sens aspirée vers... **J'arrive.**

Nonnonononononon. Non ! Quelqu'un !
Qu'est-ce que...

Pourquoi est-ce que... Qu'est-ce qui m'arrive ?

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1

Le premier souffle est le plus atroce.

On dirait que mes poumons se font sauvagement limer. Ça fait mal, ça fait terriblement mal. Ma gorge se coince jusqu'à ce que soudain, ça débloque. Un sifflement aigu. Une douleur persistante dans ma cage thoracique. C'est moi qui respire comme ça. Un relent de terre, de moisissure et de décomposition envahit mes narines. Mes paupières se soulèvent difficilement. Tout est d'un noir d'encre autour de moi. Si noir. Si silencieux. À part mon sifflement d'agonie. Couchée. Je suis couchée sur le dos. Les mains croisées sur la poitrine. Un matelas sous moi. Impossible de bouger. Mes extrémités sont trop rigides. Je me sens faible. Oh, si faible. Où suis-je ? J'attends. J'attends. Les battements erratiques de mon cœur montent jusqu'à mes oreilles. Mes doigts, je peux maintenant les décroiser. Aïe... J'ai tellement mal à la tête. Et Soif. J'ai Soif. Je lève une main. Touche du bois. Ou du métal ? Je suis enfermée dans un coffre. Non, une boîte. J'ai *Soif*. Une boîte, oui. En bois. Tout autour de moi, il n'y a que des parois de bois. À droite, à gauche, à mes pieds. Je gratte le couvercle au-dessus de ma tête.

Je suis enfermée dans une boîte.

Un cercueil.

Mes mains tressautent de panique. Ma langue pâteuse colle à mon palais. Mes tripes se nouent d'angoisse. Les battements de mon cœur sont à présent aussi assourdissants qu'une procession de tambours.

– Au... Au secours... À l'aide... !

Ma voix. Si rauque. Si caverneuse. Comme si elle n'avait pas été utilisée depuis des siècles. Je continue de gratter, de supplier. Ça doit être une blague. Une très mauvaise blague. Une erreur ! Je ne suis pas enfermée dans un cercueil. J'étais chez Vince. Oui. Je m'en souviens maintenant. J'étais chez Vince.

Non.

J'étais morte. J'ai vu mon cadavre.

Non. Non.

Je suis vivante. Je respire. Je vis.

Je ne peux pas être ici !

Mes ongles crissent contre le bois de ma prison. La douleur ressentie n'est rien en comparaison de la terreur, du choc de me réveiller dans un cercueil. Hurler plus fort. Hurler jusqu'à ce que ma voix se casse. Sangloter sans larmes. Mes yeux sont trop secs. Je frappe des poings, des pieds, mais impossible de sortir de là. Qui peut m'entendre, six pieds sous terre ? Personne. Personne !

Coincée ici. Vivante. Pour toujours.

Non ! Non ! Non !

Je me débats de plus belle. La rage et la peur m'emprisonnent dans un cercle vicieux d'hystérie. J'entends mes coups en écho, un écho lointain, un écho qui part et qui revient, non, ce n'est pas de l'écho, c'est un son récurrent, mais si loin, je rêve, j'ai tellement Soif, Soif, Soif, mes tripes brûlent, c'est une agonie insupportable, inhumaine. Pourquoi m'a-t-on enterrée ? Où est Vince ? Encore ce son, j'hallucine, il n'y a pas de bruits six pieds sous terre. Je suis seule. Non, ce son, il est vrai, il existe, il se rapproche, ça se rapproche.

Un son de pelle.

De plusieurs pelles.

C'est bel et bien réel, tout comme ces battements de cœur que je perçois maintenant, à peine perceptibles au début, mais qui sont là, sont vrais. Je me fous de mes poings faibles, de ma voix fracturée, s'il y a une chance... une seule... qu'on m'entende, qu'on vienne pour moi... qu'on vienne me déterrer !...

Un *klong* ! métallique au-dessus de ma tête. Ça se répète, se mêle aux voix étouffées. Oh, mon Dieu, des voix, et j'ai Soif, si Soif, je veux boire, j'ai besoin de boire, de museler cette torture qui se creuse un chemin jusqu'à mes entrailles, jusque dans ma conscience. Mais la peur et l'affaiblissement sont plus forts que ce calvaire. Je suis prête à endurer la Soif pour toujours si cela signifie sortir d'ici.

Le cercueil s'ouvre. L'air pur, glacial, s'infiltré dans mes poumons telle une lame acérée. C'est lui qui apparaît, c'est Vince. Je tends les bras vers lui en sanglotant. Il me serre si fort, je pourrais me briser en mille morceaux, mais pas dans

ses bras, jamais dans ses bras. Il me soutient sans plus me lâcher, sa voix est aussi rocailleuse que la mienne quand il chuchote dans mon oreille :

– Je suis là, Robbie. Je suis là. Tu n’as plus rien à craindre.

Chapitre 2

Je me cramponne à lui comme à une bouée de sauvetage. C'est à peine s'il parvient à retirer sa veste de cuir pour en recouvrir mes épaules grelottantes. Son odeur musquée m'emplit les narines, sa peau est tiède contre mes lèvres. J'essaie de parler, mais je n'y arrive pas.

– Chut, chut ! Donne-toi du temps.

Il appuie le goulot d'une flasque sur ma bouche. Je crache, tousse, suffoque ; ma gorge est encore comprimée dans un étau. Patient, Vince me chuchote des mots d'encouragement en écartant mes cheveux abîmés de mon visage.

– Doucement... C'est ça, bois doucement...

Je n'arrête pas de m'étouffer. Le sang de cochon me brûle les entrailles plus que la Soif elle-même. Il acquiert graduellement un goût salvateur, il devient ma renaissance, mon réveil d'entre les morts. Ma vue s'éclaircit, mes sens s'aiguisent, mes pensées reprennent un semblant d'ordre, mais la peur subsiste. La peur qu'il s'agisse d'un rêve et que je me réveille, toujours enfermée dans le cercueil. Six pieds sous terre. Sans issue. Sans secours.

Je finis la bouteille de sang. Mon regard fait le tour de la fosse dans laquelle Vince et moi nous trouvons. L'odeur humide de la terre et la température fraîche m'indiquent qu'il a plu dernièrement. Ces détails s'enregistrent bien dans mon esprit, mais mon cerveau peine à les relier, à leur soustraire un sens. La vue de la pelle, appuyée contre le rempart de terre, déclenche un violent frisson dans tout mon corps.

Ma tête retombe contre la nuque de Vince alors qu'il me soulève sans effort hors du cercueil ; je ne dois pas peser plus qu'une plume effilochée. Du coin de l'œil, j'intercepte un mouvement au-dessus de la fosse. Aussitôt, mes doigts agrippent les épaules de Vince.

– Robin ?

La voix d'Ibis précède l'apparition de sa tête, enfouie sous une tuque trop grande pour elle. Dans la nuit, ses yeux de hulotte brillent d'excitation.

– Je savais que tu étais vivante !

Vince me redresse pour que je saisisse la main d'Ibis, mais je m'accroche à lui comme une enfant effrayée.

– Ça va, Robbie... personne ne va te faire du mal. Personne ne t'enfermera de nouveau. Je te le jure.

Il caresse mon dos et je sens les os saillants que ses doigts effleurent au passage. Il lui faut une bonne dose de patience pour me convaincre de dénouer mes mains de son cou. Celles d'Ibis sont glacées. Elle me tire d'un coup sec hors de la fosse. Je m'écroule par terre. Au-dessus de moi, le ciel étoilé ; contre ma nuque, le sol vaseux de neige fondante. L'odeur subtile, épicée, particulière d'Ibis. Elle enroule un bras autour de ma taille pour me relever. Je me rends compte que je tremble comme une feuille d'automne.

– Tu sais conduire ? lui demande Vince après être sorti du trou à son tour.

Son ton est rude, impersonnel.

– Je peux me débrouiller.

Long silence de la part de Vince, durant lequel Ibis soutient son regard sans ciller. Je suis trop sous le choc pour m'étonner de les voir ici, ensemble, pour être surprise de leur travail d'équipe improbable alors que je ne les ai jamais vus interagir auparavant.

Finalement, Vince lui lance un trousseau de clés qu'elle enfouit dans la poche de son parka. Il lui remet également une seconde flasque de sang.

– Ramène-la chez toi. Ne t'arrête nulle part, ne parle à personne et personne ne doit la voir. Je remplis cette fosse et je vous rejoins après. Évite les policiers, surtout, ajoute-t-il en insistant sur les derniers mots.

Ibis replace sa tuque en hochant la tête, puis elle m'entraîne à sa suite. Je traîne les pieds plus que je ne marche ; le sang de cochon ne m'a pas revigorée autant qu'il le fait d'habitude. Je chausse des mocassins que je ne me souviens pas d'avoir achetés ; ils ne tardent pas à se remplir de neige et de boue. La veste de Vince m'offre une maigre protection contre le vent glacial de la nuit. En dessous, je porte une petite robe pourpre qui ne m'est pas familière.

– Allez, Robin, plus que quelques mètres, m'encourage Ibis alors que nous nous frayons un chemin lent et pénible dans le cimetière.

Je reconnais vaguement le cimetière Sainte-Augustine avec ses collines hérissées de pierres tombales, et les

quelques silhouettes indéfinies qui rôdent tout autour. L'une d'elles s'immobilise à notre passage. Ibis se raidit, le souffle court. Mes yeux parcourent les traits du cadavre qui nous observe, silencieux. Le cœur d'Ibis cogne sourdement à mes oreilles.

Elle *le* voit.

Ne sois pas stupide, Ibis. Continue ton chemin, fais comme si tu ne l'avais pas vu.

Je suis trop faible pour le lui dire à voix haute. Pourtant, c'est comme si elle m'avait entendue ; elle me tire à sa suite pour contourner l'Autre. Il ne nous attaque pas, nous regarde seulement nous éloigner. Le rythme cardiaque d'Ibis retrouve son calme.

Nous descendons la côte de la nécropole sans rencontrer d'Autres sur notre chemin. Nous longeons la clôture jusqu'au portail de fer forgé, que nous trouvons décadencé. Ibis donne un coup de pied dedans pour l'ouvrir ; elle me fait ensuite avancer jusqu'à une petite Yaris foncée, garée non loin de l'entrée. Elle boucle elle-même ma ceinture.

– Bon, soupire-t-elle après s'être installée au volant. Comment ça fonctionne, déjà ? Ah, oui, la clé dans le contact d'abord, hein ?

Ibis appuie sur l'accélérateur et la Yaris fait une embardée vers l'arrière, frappant le véhicule stationné derrière nous. Je suis immédiatement étranglée par un haut-le-cœur.

Ibis regarde par-dessus son siège.

– Oups.

Elle empoigne de nouveau le volant et, cette fois-ci, la voiture effectue un violent écart vers l'avant. Nous avançons ensuite par à-coups. Un hoquet me secoue de la tête aux pieds. Je vomis une bile noire, épaisse et nauséabonde sur mes cuisses et sur le devant de ma robe. Une sale odeur de décomposition se répand dans le véhicule.

– Ne t'en fais pas, me rassure Ibis en baissant la vitre. Ce n'est pas mon auto, de toute façon.

Elle maîtrise enfin la Yaris, mais elle conduit maladroitement, accélérant au lieu de ralentir, freinant brusquement aux arrêts qu'elle aperçoit toujours à la dernière seconde. L'odeur putride se dissipe un peu grâce à la fenêtre ouverte. Les lèvres sèches, j'appuie la tête contre la vitre de ma portière, puis tente de calmer ma respiration, mes nausées. En temps normal, je poserais plein de questions, j'exigerais des réponses, mais je n'ai qu'une seule envie en ce moment : sortir au plus vite d'ici et mettre fin à ce voyage infernal.

– Je savais que ce n'était qu'une question de temps avant que tu reviennes ! lance soudain Ibis. Je ne croyais pas à ta mort, même à tes funérailles, même en te voyant dans ce cercueil.

Mes funérailles ?

– ... tu me visitais chaque nuit, dans mes rêves. Tu angoissais tellement ! poursuit Ibis. Quand tu as cessé de le faire, j'ai compris que tu revenais dans notre monde. Tu aurais dû voir la tête de ton Maudit quand je me suis pointée chez lui, aujourd'hui, avec deux pelles en main. Il ne voulait pas me croire au début. J'ai dû lui montrer le collier pour qu'il me fasse confiance. Je crois qu'il était trop sous le choc pour poser plus de questions et...

Je ne comprends rien à ce qu'elle raconte. Sa voix s'estompe alors que mon esprit coupe les ponts avec elle, que je m'enfonçe lentement dans une léthargie nauséuse. J'ai brièvement conscience que nous contournons le Méga-Projet et approchons de l'immeuble décrépît dans lequel Ibis habite. Des souvenirs confus se bousculent dans ma tête lorsque nous pénétrons dans le bâtiment, ce qui n'atténue pas mon malaise. L'urine de chat empeste toujours le hall d'entrée. Monter l'escalier jusqu'au dernier étage est une affaire corsée ; mes jambes ne cessent de flancher sous mon poids.

Dans son appartement, Ibis se dépêche de me retirer ma robe souillée, puis de me présenter un seau afin que j'y vide mon haut-le-cœur. La terre tourne autour de moi dans un mélange de couleurs et de sensations. Ibis m'offre une flasque de sang avant de me border sur le minuscule sofa du salon, avec un oreiller et une couette chaude. Elle étale sur mon front une herbe mouillée dont l'odeur me rappelle celle de la menthe. Ma langue ne se délie qu'à ce moment-là.

– Combien de temps... Comment ?

Ses doigts frais abaissent mes paupières.

– Plus tard, Robin. Dors.

Je ne sais pas si c'est l'effet de l'herbe qu'elle vient de coller sur mon front, ou l'étourdissement qui me taraude depuis mon retour des morts, mais je sombre presque tout de suite dans l'inconscience.



Dormir est un terme assez éloigné de l'état nébuleux dans lequel je flotte, à mi-chemin entre le réveil et le cauchemar. Des visages flous me hantent. Papa, Thierry, Steph, Vince, parfois maman... J'ai l'impression de revivre des souvenirs d'enfance, d'autres fois, des épisodes d'une existence qui ne m'a jamais appartenu. Je me sens ballottée dans toutes les directions, revenir en arrière, sous terre, projetée dans le futur, dans le néant.

Ce sont les lèvres froides de Vince sur ma joue qui m'arrachent de cet état second.

Il m'aide à prendre une position plus confortable sur le canapé. Ses longs doigts décollent les morceaux d'herbes séchées sur mon front. Il sent la terre, l'humidité, et il a pris un sale coup de vieux : sa chevelure blonde, éparpillée dans tous les sens, est striée de mèches cendrées. De minuscules rides fripent le coin de ses yeux cerclés de cernes. On dirait que le sommeil l'a boudé depuis des semaines. Non, des mois. Avant que je puisse prononcer un mot, il me tend une fiole de sang que je n'hésite pas à engloutir. Pendant que je bois, il replace mes cheveux indisciplinés derrière mon oreille. Je me sens beaucoup plus lucide, mais toujours aussi déboussolée, désarmée.

– Comment tu te sens ? murmure Vince.

Il me remet une seconde flasque alors que je termine tout juste la première.

– Comme une vraie merde.

L'ombre d'un sourire joue sur ses lèvres, mais son regard demeure sombre, intense. Est-ce moi... ou ai-je surpris un éclair d'envie dans ses yeux alors que je buvais le contenu de la flasque ? Il m'embrasse le front, les tempes, la nuque. Ses lèvres glacées déclenchent des frissons en moi.

– Je suis désolé. Tellement désolé, souffle-t-il entre ses baisers nerveux. Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi pour tout t'expliquer, mais...

Ibis choisit ce moment pour débouler dans la pièce. Vince se raidit lorsqu'elle prend place sur la petite table basse en face de nous.

– Tu as repris des forces ? me questionne-t-elle. Tu as l'air d'aller mieux, en tout cas.

Mon regard passe d'elle à Vince. Est-ce qu'il *sait* ?

Je replace la couette sur moi, puis demande :

– Qu'est-ce que Kayla m'a fait ?

Vince hésite et je devine que sa réticence est due à la présence d'Ibis. À la façon dont celle-ci replie ses jambes sous elle, elle démontre clairement qu'elle n'a aucune intention de s'éclipser.

– Le toucher de Kayla est mortel, lance-t-il enfin à contrecœur. C'est sa Malédiction. Si j'avais su... Si j'avais été assez en forme après que ta mère a pris possession de moi, je ne l'aurais jamais laissée t'approcher.

Des sentiments contraires s'éveillent en moi. Je me souviens du bannissement de ma mère dans les Limbes. De ma grande fatigue et de mon réveil par la suite, de ma hâte de retrouver Vince, de mon face-à-face avec cette Kayla Bellucci... puis du sourire de madame Salmoiraghi alors que mon cœur cessait de battre.

Cette mise en scène était prévue. Depuis le début.

– Quand les doigts de Kayla entrent en contact avec la peau de quelqu'un, ça le tue, poursuit Vince. Sauf lorsqu'il s'agit d'un Maudit. Dans ce cas-là, il revient toujours six heures plus tard.

Ibis se racle la gorge. Vince fronce les sourcils et je vois ses poings se serrer.

– Enfin, un Maudit *normal*, reprend-il. Dans ton cas, la mort a duré un peu plus longtemps.

Ibis se racle de nouveau la gorge.

– C'est bon, tu as fini ?! lui jette Vince.

– N'y va pas par quatre chemins, rétorque Ibis tout aussi sèchement.

– Quatre chemins pour me dire quoi ? Combien de temps suis-je restée morte ?!

Vince enlace ses doigts avec les miens, comme pour me rassurer. Ce qui, évidemment, produit l'effet contraire. Je ne peux m'empêcher de noter, encore une fois, les mèches grises qui ressortent de sa chevelure. De plus en plus effrayée par sa réponse qui tarde, je répète :

– *Combien de temps, Vince ?*

– Un peu plus de six mois, lâche Ibis derrière lui.

J'ouvre la bouche, sous l'effet de la surprise. Si un regard pouvait tuer, Vince assassinerait Ibis sur-le-champ. Très vite cependant, il ajoute :

– Ta nature gitane a interféré avec le... *don* de Kayla. J'ai même cru qu'en fait tu étais...

Il s'interrompt tandis que je détache mes doigts des siens. Mes yeux se tournent vers l'unique fenêtre de la pièce, comme si la température extérieure pouvait démentir ses propos.

Six mois.

Six putains de mois.

Je n'y crois pas.

– Pourquoi ne m'as-tu pas ressuscitée pour que je revienne plus vite ?!

– C'est impossible de ressusciter un Maudit, me rappelle-t-il calmement. Un Maudit mort reste mort. Sauf si, bien sûr, c'est Kayla qui est à l'origine de son décès. Alors là, il revient après six heures. Normalement.

Six mois.

Six mois que je suis morte.

– Quelle date sommes-nous ?

– Le 20 novembre.

Mes derniers souvenirs remontent au début du mois de mai. L'été approchait. Je me plaignais de la chaleur moite.

Novembre.

Ça veut dire que...

– Mon anniversaire, dis-je d'une voix blanche. Ça fait deux mois que j'ai dix-sept ans.

Je me sens trahie, dépouillée de mon plus grand bien, de ma vie, de mon existence.

– J'étais sûr que tu étais partie pour de bon, continue Vince d'une voix plus éraillée. Tu ne te réveillais pas et... et presque chaque nuit, tu me hantais en tant qu'Autre. Je t'avais invitée à l'intérieur de ma maison. Je ne me suis jamais senti aussi coupable de ma vie. (Il rapproche son visage du mien.) Ton spectre a tout à coup cessé de venir me voir. C'est là que j'ai perdu espoir. J'ai cru que tu étais passée de l'autre côté... que tu avais finalement traversé le monde des Morts. Puis, *elle* (du pouce, Vince désigne Ibis) est apparue sur mon seuil la nuit dernière en exigeant que je la suive, parce que tu étais revenue. J'étais forcé de la croire, elle était assez convaincante. Elle savait que je ne t'avais pas revue depuis plusieurs jours... et je n'osais pas perdre ma seule chance de te revoir vivante.

Le regard de Vince se visse au collier qu'Ibis porte au cou et que je remarque pour la première fois depuis le début de l'entretien. La chaîne en argent de Vince, au bout de laquelle dodeline une tête de mort, celle qu'Ibis portait avant de mourir. Avant que je ne la ressuscite, la nuit où le Cercle de Damaküs nous a forcées à prendre part à un rituel dont j'ignore toujours les conséquences.

Vince doit être au courant. Si ce n'est de mon implication dans la secte, il doit au moins connaître la nature d'Ibis. Le charme qui protégeait son identité gitane ne fonctionne plus maintenant qu'elle est Maudite comme nous. Il n'y a plus moyen de le cacher, pas alors qu'elle s'est elle-même présentée à lui.

Mais pour l'instant, il y a des questions plus urgentes.

– Comment va ma famille ? Mon père ? Thierry ?

Vince hésite encore une fois.

– Tu te doutes bien qu’ils ont mal pris ton décès. Je me suis occupé moi-même des démarches funéraires, pour aider ton père, mais aussi pour...

– Éviter qu’un embaumeur te retire tes organes, le coupe Ibis avec le tact qui la caractérise. Je ne suis pas sûre que tu aurais apprécié ça, revenir sans estomac.

Vince ferme les yeux en prenant une grande inspiration.

– Thierry ne me parle plus depuis l’enterrement, poursuit-il enfin, placide. Pas qu’il pense que j’ai quelque chose à voir avec ta mort – ou qu’il puisse le prouver –, mais puisque c’est moi qui ai ramené ton corps... (Vince soupire.) Je lui rappelle trop de mauvais souvenirs. Disons que nous nous sommes perdus de vue. Il est diplômé, Robin. Il étudie maintenant à l’Université de Toronto.

– Et... Et mon père ?

– Il tient toujours sa clinique dentaire à Chelston (puis, devinant le cheminement de mes pensées, il ajoute :) Non.

– Je dois les voir.

– Non, Robin.

Son deuxième refus est plus autoritaire. Il pose ses mains sur mes épaules quand je fais mine de me lever. Je tente de le repousser, mais je suis trop faible. Il plonge son regard dans le mien. Urgence et pitié se battent dans ses yeux.

– C’est tout simplement impensable.

– Je veux retourner chez moi ! Tu ne peux pas m’en empêcher, Vince !

– Ne m’oblige pas à recourir à des mesures extrêmes pour te retenir ici (sa voix se fait plus désespérée). Essaie de comprendre. Ils te croient morte. *Morte*, Robin. Ils ont vécu ton deuil, ils t’ont enterrée. Tu ne peux pas réapparaître dans leur existence. Ce serait un trop grand choc pour eux. Et puis, comment leur expliquerais-tu ton retour à la vie sans mentionner la Malédiction ? Sans trahir la Confrérie ?

Vince continue de parler, bien que je secoue la tête, refusant d’en entendre plus. Ibis reste silencieuse, ne plaide pas en ma faveur, mais n’essaie pas de raisonner Vince non plus, de le convaincre du contraire. Six mois. Six mois et j’ai tout perdu. Mon existence. Ma famille.

Les paroles de Vince s’ancrent en moi comme un jugement final, une condamnation à mort :

– C’est fini, Robin. Tu es morte à leurs yeux. Tu ne pourras plus jamais revoir ta famille.